

« Dom Juan »

Patricia Belzil

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (1994). Review of [« Dom Juan »]. *Jeu*, (71), 186–188.

jeune homme chanté par Shakespeare dans ses *Sonnets*, que celle du gamin malicieux et inventif aux cheveux coupés dru.

Dans cette forêt d'Arden dont les habitants se cherchent, s'égarent et se retrouvent, se joue une comédie des erreurs. Cependant, de toutes les confusions qui y règnent, celle qui laisse planer le plus de doutes dans l'esprit des spectateurs est certainement la confusion des sexes. *Comme il vous plaira* : n'est-ce pas avant tout ce que nous dit le titre ?

Marie-Christiane Hellot

« Dom Juan »

Texte de Molière. Mise en scène : Serge Denoncourt, assisté de Geneviève Lagacé ; décor : Michel Gauthier ; costumes : Denis Denoncourt ; éclairages : Jean Crépeau ; maquillages : Florence Cornet ; musique : Robert Caux. Avec Bertrand Alain (Pierrot et Ragotin), Jacques Baril (Gusman et La Ramée), Marie-Josée Bastien (Mathurine), Jean Bélanger (le Commandeur), Simone Chartrand (Charlotte), Lorraine Côté (Elvire), Benoît Gouin (Dom Juan), Jacques Laroche (Dom Alonso), Jacques Leblanc (Sganarelle), Roland Lepage (Dom Louis), Jack Robitaille (Dom Carlos et M. Dimanche) et Réjean Vallée (le pauvre et La Violette). Production du Théâtre du Trident, présentée du 11 janvier au 5 février 1994.

Sans peur et sans reproche

Dans un décor dépouillé figurant une somptueuse scène de théâtre au plancher



Roland Lepage, Réjean Vallée, Simone Chartrand et Jacques Laroche; en avant-plan : Benoît Gouin et Marie-Josée Bastien. Photo : Daniel Mallard.

d'or et de marbre, on joue le *Dom Juan* de Molière. Entre les actes, les comédiens font office de musiciens, roulent du tambour, et l'acteur tenant le rôle de Sganarelle (Jacques Leblanc) vient donner au public les indications de lieux : « La scène est en Sicile. Le théâtre représente le palais de Dom Juan. » Animée par cette vitalité propre au rituel théâtral, la mise en scène de Serge Denoncourt emportait le spectateur dans un envoûtant crescendo dramatique, auquel faisait écho le rythme des tambours. De ce spectacle magnifique et fougueux, on sortait avec le sentiment d'un théâtre vivant, au cœur battant.

Ayant confié à un jeune acteur le rôle-titre, le metteur en scène non seulement rajeunissait le séducteur aux tempes grisonnantes auquel la tradition nous a habitués, mais il présentait une lecture « jeune » du mythe. Son Dom Juan de trente ans, frivole et impatient, impudent et téméraire, est une figure contemporaine. Le caractère éphémère de sa destinée, vu à travers la lunette des années quatre-vingt-dix, a l'heur de donner froid dans le dos. Et ce n'est pas qu'il évoque les affres du *no-future-des-sacrifiés-de-la-génération-X* à l'ère du sida, car Dom Juan est l'antithèse de la victime : il incarne le libre-arbitre poussé à l'extrême. C'est en cela qu'il est troublant : qu'il continue à vivre dangereusement, se moquant de l'épée de Damoclès contre laquelle tous le mettent en garde, qu'il choisisse, en somme, de marcher vers la mort plutôt que de renoncer à *vivre*, n'est-ce pas d'une logique implacable ? Pour Dom Juan, on le sait, être vivant passe par la séduction et le plaisir ; il préfère, comme le chantait Barbara, « vivre en enfer que de mourir en paradis ». Nul besoin aujourd'hui, pour relire le mythe, de brandir les spectres du péché et de l'enfer : avec la menace du sida, une vie comme celle de Dom Juan est inextricablement liée à la mort. Entre les

discours préventionniste et catho, suggérant béatement qui de dérisoires mesures prophylactiques, qui la continence, les fils et les filles spirituels de Dom Juan ne continueront-ils pas à choisir de vivre ?

Il y avait en effet quelque chose du *playboy* sans peur et sans reproche chez le Dom Juan composé par Benoît Guoin. Je n'ai pu m'empêcher de songer au héros autobiographique de Cyril Collard, ce jeune auteur et cinéaste français emporté par le sida, juste avant que son unique film, *les Nuits fauves*, soit récompensé à Cannes. Le personnage de Collard, Dom Juan moderne, croit défier la mort en risquant nuit après nuit sa vie et celle des autres, et en choisissant des objets de conquête indifféremment masculins ou féminins. Ce profil de jouisseur à la recherche du plaisir sous toutes ses formes, Denoncourt l'a superposé avec astuce au personnage de Dom Juan ; n'est-ce pas, de fait, une juste extrapolation pour un séducteur de la trempe de Dom Juan, qui admet que « la beauté [le] ravit, partout où [il] la trouve » ? En suggérant une bisexualité de Dom Juan, le metteur en scène actualisait l'immoralité — aujourd'hui, on parlerait plutôt de marginalité — du personnage. Sans trop appuyer, il disséminait çà et là des signes de la contemporanéité du séducteur (il avait une boucle d'oreille, mais pas de celles que les hommes portaient à l'époque) et de ses penchants non discriminatoires : la scène du souper le montrait entouré de laquais travestis qu'il cajolait avec volupté ; dans la scène où M. Dimanche (Jack Robitaille, magnifique acteur) vient réclamer l'argent que lui doit Dom Juan, scène dans laquelle Molière montre que le pouvoir de séduction de Dom Juan le sert dans tous ses rapports, Denoncourt doublait le charme de l'habile causeur d'une séduction proprement sexuelle, la visite se terminant par le baiser prolongé dont il gratifiait son

créancier. Tout cela, répétons-le, sans jamais que l'on fût heurté par une quelconque trahison du personnage. Les libertés prises par Denoncourt étaient d'ailleurs explicitement légitimées par sa proposition ; en effet, le contexte de « représentation » dans lequel il plaçait le spectacle, et que chaque nouvel acte réinstaurait avec le défilé des acteurs-musiciens et les interventions de Sganarelle, indiquait on ne peut plus clairement qu'il s'agissait de relire *Dom Juan* ici et maintenant.

Parcouru par l'impétuosité et l'appétit insatiable de Dom Juan, relevé par le grand comique des Sganarelle, Pierrot et compagnie, le spectacle n'en traçait pas moins l'avancée inexorable du héros vers la mort, et les apparitions d'Elvire, de Dom Louis et de la statue du Commandeur venaient assombrir le regard du jeune homme insolent. Lorraine Côté prêtait à Elvire dignité et gravité mais aussi une froideur qui enlevait de la force à sa deuxième scène. Mis à part Roland Lepage, qui était un Dom Louis raide et peu convaincant comme figure d'autorité, le reste de la distribution était parfait : en Mathurine et Charlotte, Marie-Josée Bastien et Simone Chartrand rivalisaient de coquetteries et de miaulements tordants et avaient, avec Bertrand Alain (Pierrot), une belle « parlure » paysanne ; Benoît Gouin campait un Dom Juan arrogant, leste et « bien fait », comme ces dames du Grand Siècle l'auraient aimé ; Jacques Leblanc donnait de Sganarelle une inoubliable interprétation, rendant toujours finement la bonhomie et l'intelligence du valet, avec des mimiques impayables, des airs accablés et soumis : déguisé en médecin, avec son grand chapeau (les magnifiques costumes de Denis Denoncourt méritent bien des éloges), il faisait crouler la salle de rire.



En somme, c'est un *Dom Juan* réussi, aux contours nets, que Denoncourt a présenté. Conforme à la vision du personnage qu'il a donnée, la scène finale était digne du libertin insoumis. La mort surprenait Dom Juan comme une jouissance ultime et sublime : quand il brûlait, l'extase se lisait sur son visage, et c'est sans peur et sans reproche qu'il disparaissait sous nos yeux, impuni à jamais.

Patricia Belzil

Roland Lepage (Dom Louis), Benoît Gouin (Dom Juan) et Jacques Leblanc (Sganarelle).
Photo : Daniel Mallard.